

Il porta cette plume à ses lèvres et la baissa trois fois de suite, et, tirant son dernier écu de sa poche, il le donna au valet de pied, qui le salua en ces termes : — Merci, M. d'Isaac.

Par ce dernier don, notre poète était complètement à sec, et n'avait plus un sou vauillant. Mais en regardant la plume, il vit un petit papier noué d'un fil rose, et avec ce goût délicat qui révèle de suite une petite main de femme bien éfilée et bien gracieuse. La tenue n'en était laconique. La voici :

“ Ninon de Lenclos a l'honneur de saluer M. Isaac, et de lui donner avis que, s'il veut venir demain la voir à son petit-lever, elle sera assez heureuse pour lui annoncer elle-même qu'une pension de 2,000 livres tournois lui est rendus par S. E. le cardinal Mazarin.

“ Paris, 22 mai 1648.”

Il est inutile, je pense, d'ajouter qu'Isaac retourna le lendemain à l'hôtel de la rue Culture-Sainte-Catherine, non pas tant pour recevoir ce vil argent qui n'est qu'une chimère, comme l'a dit, mais non pas comme l'a pensé M. Scribe, que pour aller saluer dans la grande dame qu'il avait un instant mandée, cette belle Ninon, cette femme unique, qui tenait autant des anges que du démon. Il reste encore deux mots à vous dire, c'est que notre jeune Isaac n'est autre qu'Isaac de Benserade, né à Lyons, en Normandie, en 1612, alors pauvre et encore inconnu, mais plus tard membre de l'Académie française et poète favori des fêtes de la cour.

Isaac de Benserade est mort rue des Moullins, no 11, le 19 octobre 1691, et a conservé jusqu'au tombeau l'amitié de Ninon de Lenclos, qui l'aimait de la plus tendre et de la plus pure affection.

On n'en dit pas autant de M. le grand-prieur de Vendôme, qui ne lui a jamais pardonné son quatrain.

De plus, chacun sait encore que, par une originalité des plus explicables, du reste, il a voulu être enterré avec la plume de son feutre, et que cette clause de son testament a été rigoureusement exécutée.

Quant à nous, que l'on nous pardonne tous ces détails, invraisemblables par l'apparence, mais véridiques en tous points ; nous ne faisons que reproduire le récit que nous en fait en cet instant un des petits neveux de l'honorable poète, et si nous n'avons pas été concis, c'est que nous n'avions pas là une Ninon pour nous en faire la précieuse recommandation, et nous faire surtout oublier le précepte du Boileau.

A. LAURANCE.

(*La Sylphide.*)

LITTÉRATURE CANADIENNE.

L'avant-lever.

Il y a un moment de tous les jours, dans l'existence de l'homme, où il voit toutes les choses sous leur véritable point de vue, où il s'apparait pour ainsi dire à lui-même tel qu'il est, où il voit dans sa conscience avec une lucidité, une perspicacité d'esprit qu'il n'a jamais connu alors. A ce moment, il estime, sans partialité, toutes les choses humaines selon leur valeur ou leur vanité réelles. Il n'a pas encore eu le temps d'étoffer son bon sens, ses remords, sa conscience, sous un amas de faux raisonnemens, de vertus d'apparat et de préjugés.

A ce moment, sa pensée fixe, son espérance de toutes les minutes, ses sentiments les plus doux et les plus dépravés, lui apparaissent dépourvus de toutes illusions. Le voile tombe, le prisme cesse ; il voit le fonds du théâtre de la vie humaine.

ne en plein jour. Il n'y a plus de spectateurs à ce théâtre ; le gaz n'éclaire plus son enclos ; c'est le soleil, c'est la lumière même qui lui montre ces scènes avec leurs dessins grossiers, ces murs ensuflés, ces loges malpropres, ces rideaux de toile luisante et sans valeur qu'il avait prise pour de la soie.

Une troupe d'acteurs et d'actrices qu'il a vus la veille, sont là avec leurs figures pâles, tristes et décomposées. Il ne reconnaît plus la jeune fille aux joues roses et à la chevelure flottante qu'on admirait et qu'on applaudissait tout-à-l'heure encore. Ce jeune homme à la démarche fière et au regard assuré, qui la veille jouait son rôle avec tant d'aplomb et de naturel, dont la voix sonore et vibrante l'a fait frémir d'émotion, il ne le reconnaît plus. Ces costumes brillants d'or et de pierrieries qui l'ont tant ébloui ; il croit les voir là-bas dans un coin obscur ; il s'en approche, déception ! ce sont de vains oripaux recouverts d'un vil métal et de morceaux de verre.

Ce moment dont je veux parler, cet éclair qui luit à travers les préjugés reconnus et particuliers, à travers la tempête des passions humaines, c'est le réveil, ce sont les quelques minutes qui le suivent. Cet instant est précieux, cet éclair, vous pourriez en prolonger la durée, vous pourriez vous lire vous-même, lire les autres, lire toutes choses à sa brillante clarté, mais vous ne le voudrez pas, je ne le veux pas moi-même.

Supposons-nous dans un immense dortoir où dorment pêle-mêle et sans distinction toutes les passions humaines, toutes les conditions, tous les états.

Prenons le premier venu à son réveil, le fat, le pédant. Le dortoir est rempli de cette espèce de gens. Il vient de s'éveiller, il recommence à penser... Il se fait pitié. S'il n'était pas victime de sa propre hauteur, de son dédain pour les autres, de ses manières brusques et repoussantes, de son égoïsme insupportable, ne serait-il pas le premier à se rire de lui-même, à se tourner en ridicule. Il voit son faible, il s'en aperçoit ; mais cette pensée l'acable, le déconcerte. Il se jette au bas de son lit à la hâte ; l'éclair a disparu. Il se fait beau, jette un derrier coup d'œil à son miroir, et le voilà sur le pavé, ne vous apercevant que du haut de sa cravate qui trop empesée sans doute, l'empêche de vous rendre votre salut au tremblement que par un léger éclignement d'yeux et un petit sourire protecteur.

Ce débauché, cet homme sans mœurs et sans pudeur, la honte de l'espèce humaine, qui sans cesse se plonge et se replonge dans toute la turpitude du vice et de la crapule la plus dégradante, assistez à son réveil. Quel réveil ! Il se fait horreur ; il voit toute la hideuseté de sa conduite, il est seul, et cependant il rougit. Que ne s'arrête-t-il un instant à ces pensées de honte et de remord ? Non, non, il se hâte de les chasser comme quelque chose qui peut troubler son repos. Il est déjà debout, il court rejoindre ses compagnons de débauche, et le voilà racontant avec un cynisme affreux les scènes de désordre et d'infamie de la veille, auxquelles il a pris part. Craignant d'échapper au vice, il s'empresse de venir puiser un nouveau courage dans les applaudissements diaboliques de ses satellites, hommes pétris de sang et de boue, rebuts infects des sociétés.

Mais quel est cet être étendu sur un grabat, cet homme à la figure blasarde, parsemée de taches bleutées ; il respire avec peine, de ses lèvres desséchées et entr'ouvertes s'exhalte une haleine brûlante et nauséabonde. Arrêtez, le voilà qui

s'éveille. A travers les nuages épais qui obstruent son cerveau, l'éclair a brillé, le remord s'est fait sentir dans le cœur de cet homme dégradé par l'usage des liqueurs ; mais il n'ose prendre quelques résolutions qui puissent le tirer de cet état d'abjection. Le désespoir s'empare de lui ; s'il trouve sous sa main tremblotante une maudite potion de ce liquide brûlant qui l'a mis dans l'état où vous le voyez, il s'empresse de l'avaler, pour s'oublier lui-même, pour n'être pas accablé sous le poids des reproches de sa conscience, sous le poids de l'opinion publique qui l'écerse. Demain assistez à son réveil et vous le trouverez comme aujourd'hui.

Quel est ce jeune homme qui vient de s'éveiller en sursaut et comme frappé d'un choc électrique ? Mais voyez donc comme il a l'air effrayé, épouvanté. Rassurez-vous, ce n'est rien. Ce jeune homme est médecin, voyez-vous ; chaque nuit l'ombre d'une de ses victimes lui apparaît. Son éclair à lui, sa première pensée, c'est de ne plus soigner. C'est une résolution bien louable chez lui, et surtout très avantageuse aux malades qui lui tombent entre les mains. Mais il ne l'accomplira pas cette résolution. Comment ne pas soigner quand l'on est médecin ? Malheureusement, un pauvre malade qui souffre depuis longtemps d'une tumeur cancéreuse qu'il a à la gorge l'attend à son étude.

— Eh bien, comment êtes-vous, lui dit le jeune médecin encore en robe de chambre et sous l'impression de ses rêves, bien décidé de ne rien donner à ce malheureux ?

— Bien mal, M. le docteur, depuis que j'ai pris vos derniers remèdes, lui dit le patient.

Comme une réponse semblable est le dernier degré d'insulte où l'on puisse se porter cuvers un médecin, le jeune homme ne se sent pas de colère et de rage, il oublie sa détermination de ne plus soigner.

— Il faut faire l'excision de cette tumeur immédiatement, dit-il, avec un sang-froid apparent.

Le malade, las de souffrir, se soumet sans mot dire à l'opération. Le médecin sort ses fatals instruments ; il coupe, il tranche sans miséricorde, et fait tant qu'enfin il enlève et la tumeur et la vie de son patient qui expire au milieu d'horribles souffrances. Encore un qui lui apparaîtra la nuit dans ses rêves, et qui lui causera des réveils abondants en résolutions infructueuses.

Voyez cet autre jeune homme qui a conservé son air ridiculement grave jusque dans son sommeil. Vous êtes bien physionomiste si dans cette figure prétentieuse et semi-magistrale, vous ne reconnaissiez à première vue que vous avez devant les yeux un jeune avocat pratiquant.

Tout chez lui ne vous annonce-t-il pas qu'il est incapable de porter autre chose qu'un habit noir à collet droit et une cravate blanche ? Mais voyez donc, il n'y a pas jusqu'à ses besicles d'argent qu'il a oubliées d'ôter en se mettant au lit qui ne vous disent en toutes lettres la profession de notre sujet. Ou peut-être est-ce calcul de sa part, peut-être a-t-il craint d'être surpris par quelques clients indiscrets avec ses yeux naturels ? Ce serait une faute qu'il ne se pardonnerait jamais. Oh ! le voilà qui s'éveille absolument comme le jeune médecin de tout-à-l'heure. Ferait-il des opérations, lui aussi ? Non, mais en s'éveillant lui, sa première pensée, son remord, c'est d'avoir plaidé à la Cour Criminelle. Il voit souvent dans ses rêves les ombres de deux prisonniers innocents qui ont été trouvés coupables par les jurés, et condamnés